

Whitehead et l'idéalisme allemand : un héritage poétique

Antoon Braeckman
(Katholieke universiteit Leuven)

Traduction par
Maxime Beaucamp

Dans ses « Notes autobiographiques » Whitehead écrit à propos de ses contacts directs avec l'hégélianisme : « Je n'ai jamais été capable de lire Hegel : j'ai fait une tentative en étudiant certaines de ses remarques sur les mathématiques, qui m'ont frappé par leur absolu non-sens. C'était de la folie, mais je n'écris pas pour expliquer mon bon sens¹. » C'est peut-être exactement le même passage que Whitehead a à l'esprit en écrivant dans ses *Essays in science and philosophy* :

« Vous ne serez pas surpris si je vous confesse que la quantité de philosophie que je n'ai pas lu dépasse tout ce que l'on peut en dire, et que c'est un fait que je n'ai jamais lu une page de Hegel. Ce n'est pas vrai. Je me rappelle, lorsque je restais avec Haldane à Cloan, que j'ai lu une page de Hegel. Et il est vrai que j'ai été influencé par Hegel. J'ai été un ami intime de Mc Taggart pratiquement à partir du premier jour où il est arrivé à l'université et je le voyais quelques minutes presque quotidiennement, j'ai eu de nombreuses conversations avec Lord Haldane concernant son point de vue hégélien, et j'ai lu des commentaires sur Hegel. Mais le manque de connaissance de première main est une très bonne raison pour ne pas faire l'effort de montrer quelque connaissance de Hegel². »

Je cite ces deux passages parce qu'ils révèlent ce qui devrait être dit de la connaissance que Whitehead possédait de l'idéalisme allemand : Whitehead n'a jamais lu l'idéalisme allemand dans le texte. Pourtant, il admet avoir été influencé par Hegel et cette influence doit être comprise – en témoigne le passage cité – comme une influence de seconde main³. Whitehead

¹ Whitehead, « Autobiographical Notes », *Essays in Science and Philosophy*, New York, Greenwood Press, 1968, p. 7.

² *Ibid.*, p. 116.

³ Ceci peut également être illustré par le seul passage dans lequel Whitehead cite Schelling : *Le concept de nature*, traduction J. Douchement, Paris, Vrin, 2005 p. 85. La citation est empruntée à Lossky (*The Intuitive Basis of Knowledge*, traduction Diddington, Macmillan & Co, 1919) qui lui-même cite Schelling, *Du vrai concept de la philosophie de la nature et de la bonne manière d'en résoudre les problèmes*, *Sämmtliche Werke* (désormais abrégé SW),

connaissait Hegel par ses conversations avec Mc Taggart et Haldane et par la philosophie de Bradley qu'il connaissait. Concernant la relation entre Whitehead et Hegel, la conclusion de Victor Lowe me semble être qu'« On peut voir une influence notable de Hegel uniquement dans sa métaphysique – particulièrement dans sa doctrine de la cohérence. S'il n'y avait jamais eu Hegel, je pense que Whitehead aurait quand même été amené à cette intuition que la vérité est complexe, et que différents penseurs en ont montré des aspects contrastés⁴. » En d'autres termes, la connaissance que Whitehead possédait de l'hégélianisme n'a été d'aucune influence dans sa propre philosophie. Et Lowe poursuit : « Certains parmi ceux qui connaissent Whitehead se demandent si William Wordsworth ne l'a pas plus influencé que n'importe qui d'autre – et Shelley presque autant que Wordsworth⁵. » Cette hypothèse suggère que la connaissance directe de Whitehead de la poésie de Wordsworth a profondément influencé sa philosophie. Mais il y a quelque chose de paradoxal ici. Car la poésie de Wordsworth est dans son essence même le reflet poétique, la traduction poétique d'une pensée fondamentalement idéaliste d'origine allemande. Donc, si Lowe a raison, cela signifie que Whitehead a eu une connaissance poétique de l'idéalisme allemand. Mais alors la question est de savoir de quelle manière se manifeste cette connaissance dans le développement du propre système de Whitehead et, par ailleurs, ce que l'on pourrait interpréter comme le "souvenir idéaliste" chez Whitehead ?

Ces questions nous obligent à examiner avec davantage d'attention la relation historique entre l'idéalisme allemand, Wordsworth et Whitehead.

I. Coleridge, Schelling et Wordsworth

Lorsque nous voulons examiner la pensée de Wordsworth, nous ne pouvons l'étudier comme un phénomène isolé. Il nous faut la replacer dans le contexte plus large de son époque. Dans ce but, Whitehead nous aide même à reconstruire partiellement les motifs des relations entre les protagonistes de la période romantique. Dans *La science et le monde moderne* il écrit que : « Dans la littérature anglaise, les penseurs les plus profonds de cette école [romantique] sont Coleridge, Wordsworth et Shelley. [...] Nous pouvons passer sous silence la tentative faite par Coleridge pour formuler une philosophie explicite. Elle a eu une influence

K. F. A. Schelling (éd.), Stuttgart-Augsburg, 1856-1861, réimp. par M. Schröter, Munich, Beck, 1927 – 1958 –, II, p. 730 sq.

⁴ Victor Lowe, *Understanding Whitehead*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1966, p. 256.

⁵ *Ibid.*, p. 257.

sur sa propre génération [...]. Pour notre but, Coleridge n'est important qu'en raison de l'influence qu'il a exercée sur Wordsworth⁶. » Si nous prenons au sérieux la dernière phrase, avant d'étudier la relation de Wordsworth avec Whitehead, nous devons donc examiner la pensée (philosophique) de Coleridge pour son influence sur Wordsworth.

1.1. Coleridge philosophe

Coleridge s'est intéressé à la philosophie dès sa jeunesse. C'est du moins ce qu'il nous dit dans ses *Biographia Literaria*⁷. Il a fréquenté les œuvres de Platon, de Plotin et de Jamblique depuis les tout débuts de ses écrits poétiques et il a également lu Locke et Berkeley. Aux alentours de 1794, le déterministe anglais Hartley est devenu pour lui le philosophe le plus convaincant. En 1799 il écrit à son ami R. Southey qu'il est « (complètement) dans Spinoza »⁸ et dans ses *Biographia Literaria* on peut lire qu'il a étudié Giordano Bruno en 1801⁹. Mais tous ces philosophes ne sont pas les plus importants qu'il ait connus. Nous devons en effet ajouter Kant, Schelling et Schlegel à la liste des auteurs mentionnés plus haut, car l'influence de ces derniers a été bien plus grande que celle de n'importe quel autre. Afin de comprendre cela, il nous faut explorer l'un des facteurs explicatifs : le voyage de Coleridge en Allemagne en 1798-1799.

Ce voyage a été d'une grande importance dans le développement de Coleridge. Il est parti pour l'Allemagne en 1798 et, à cette époque, il ne connaissait rien de la philosophie allemande¹⁰. L'objectif principal de ce voyage était d'acquérir « une connaissance de base de la langue et de la littérature allemande¹¹ » et il a principalement étudié à l'université de Göttingen en 1799. Bien que, durant ce séjour, il ait entendu parler de Kant et de Fichte, on ne peut affirmer qu'il ait rencontré l'un ou l'autre. Selon Gabriel Marcel il n'a pas rencontré Schelling non plus, et il reste à prouver

⁶ Whitehead, *La science et le monde moderne*, traduction A. d'Ivéry et P. Hollard, Paris, Payot, 1930, pp. 113-114.

⁷ Coleridge, *Biographica Literaria*, J. Shawcross (éditeur), Londres, Oxford University Press, 1967, I, p. 93 sq.

⁸ Coleridge, *Collected letters of S. T. Coleridge*, E. L. Griggs (éditeur), Oxford, Clarendon Press, 1966, vol. I, p. 534. Dans une lettre à William Taylor, Southey écrira plus tard à propos de l'évolution de la pensée philosophique de Coleridge : « Hartley a été évincé par Berkeley, Berkeley par Spinoza et Spinoza par Platon » (cité par M. Rader, *Wordsworth, A Philosophical Approach*, Oxford, Clarendon Press, 1967, p. 32).

⁹ Coleridge, *Biographica Literaria, op. cit.*, I, p. 103.

¹⁰ Gabriel Marcel, *Coleridge et Schelling*, Paris, Aubier, 1971, p. 39.

¹¹ Coleridge, *Biographica Literaria, op. cit.*, I, p. 103.

qu'il ait assisté à leurs cours¹². La plupart des critiques s'accordent pour dire que durant ce voyage, Coleridge a côtoyé divers thèmes philosophiques, mais qu'il n'a jamais étudié la philosophie sérieusement, quoiqu'il se soit procuré plusieurs livres de métaphysique¹³. Cependant, une fois revenu en Angleterre (1801), sa première – et encore superficielle – lecture de la philosophie allemande représentait assez pour qu'il abandonne son nécessaire hartleyen et pour le conduire vers une étude plus approfondie de Kant et de Schelling¹⁴.

Gabriel Marcel affirme que Coleridge a commencé à lire Kant à partir de 1802. Précisément, c'est durant son séjour à Malte (1804-1806) qu'il a étudié Kant plus en profondeur¹⁵. Selon les *Biographia Literaria* il a lu la *Critique de la raison pure*, la *Critique de la faculté de juger*, les *Premiers principes de la métaphysique de la nature* et *La religion dans les limites de la simple raison*¹⁶. De Kant, Coleridge a certainement puisé la distinction entre le mécanique et l'organique qui sous-tend l'important contraste entre la fantaisie et l'imagination¹⁷. C'est un fait avéré que Coleridge a emprunté, au moins dans ses grandes lignes, l'ensemble de la théorie kantienne des facultés de la raison, et plus particulièrement la théorie de l'imagination¹⁸. Comme le remarque Marcel, il y a une très grande

¹² Marcel, *op. cit.*, p. 42. Anne-Marie Piper, au contraire, affirme que Coleridge et Wordsworth ont, durant leur voyage en Allemagne, assisté aux cours de Schelling (in *Schelling*, dir. H. M. Baumgartner, Munich, Alber Verlag, 1975, p. 144). Comme elle ne donne aucune référence pour prouver son affirmation (ni dans le texte ni en note de bas de page), son affirmation demeure problématique.

¹³ Coleridge, *Collected Letters of S. T. Coleridge*, I, p. 519.

¹⁴ *Ibid.*, II, p. 706.

¹⁵ Marcel, *op. cit.*, p. 54.

¹⁶ « Les écrits de l'illustre sage de Königsberg, le fondateur de la philosophie critique, ont, plus qu'aucune autre œuvre, vivifié et discipliné mon entendement. L'originalité, la profondeur, la densité des pensées ; la nouveauté et la subtilité, et aussi la solidité et l'importance des distinctions, la remarquable chaîne logique ; et je m'aventurerai à ajouter (...) la clarté et l'évidence de la *Critique de la raison pure*, de la *Critique de la raison pratique*, et *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* ; tout cela m'a emporté comme une tempête. Après quinze années à les côtoyer, je lis encore ces ouvrages ainsi que d'autres qu'il a écrit avec un délice et une admiration qui n'on pas diminué. » *Biographia Literaria*, *op. cit.*, I, 99.

¹⁷ « La forme élaborée par la fantaisie (*fancy*) est mécanique dans le sens où elle est artificiellement surajoutée et manque de véritable cohésion. La forme créée par l'imagination (*imagination*) est "organique" – en d'autres termes, elle n'est pas quelque chose d'indépendant, imposé de l'extérieur à une matière étrangère, mais elle est l'harmonie structurelle interne de la matière-sujet amené à la complétude. » M. Rader, *op. cit.*, p. 184.

¹⁸ J. Shawcross, *Introduction to the Biographia Literaria*. W. Greiner, *Deutsche Einflüsse auf die Dichtungstheorie von S. T. Coleridge*, Dissertation, Tübingen, 1967, p. 98 sq. J. Benziger, « Organic Unity : Leibniz to Coleridge », in *Publications of the modern language association of America* (66), 1951, p. 26. A. O. Lovejoy, cependant, affirme que Coleridge tient cette théorie plutôt de Jacobi et de Schelling que de Kant (cf. A. O. Lovejoy, *Essays in History of Ideas*, Westport, Greenwood, 1978, p. 254).

proximité entre les deux théories esthétiques chez Kant et chez Coleridge. Coleridge appréciait davantage la *Critique de la faculté de juger*¹⁹. Presque tous les thèmes kantien qui ont semblé important pour Coleridge ont trouvé leur origine dans ce travail.

Coleridge connaissait également Fichte. Dans les *Biographia Literaria* il mentionne la *Doctrine de la science* ou, comme il l'appelle, la « Connaissance de la science ultime²⁰ ». Marcel affirme qu'en plus de la *Doctrine de la science*, Coleridge a lu plusieurs autres travaux de Fichte : *La destination de l'homme*, *L'État commercial fermé*, *Le système de l'éthique selon les principes de la Doctrine de la science*, et *l'Essai d'une critique de toute révélation*²¹. Coleridge résume ainsi la pensée de Fichte: il a porté le coup fatal au système spinoziste en prenant comme point de départ du sien un acte au lieu d'une chose ou d'une substance, il a nourri le concept d'une philosophie systématique ou d'un système philosophique²² et il a enfin posé la première pierre d'une philosophie dynamique, justement en substituant les actes aux choses elles-mêmes²³. À l'opposé de sa réception du kantisme, Coleridge a rejeté la plupart de la philosophie de Fichte, lui reprochant de construire un système centré sur l'ego, sans vie (c'est-à-dire sans nature), sans Dieu et immoral²⁴ – la morale fichtéenne n'étant rien de plus, à ses yeux, qu'une caricature de celle de Kant²⁵.

Dans la liste des philosophes dont Coleridge a eu connaissance, nous ne devons pas oublier le critique littéraire et philosophe A. W. Schlegel. Ses *Conférences sur l'art et la littérature dramatique* ont eu une grande influence sur Coleridge et plus particulièrement sa théorie du génie ainsi que l'application du contraste entre les formes organiques et mécaniques dans l'art et dans la critique de l'art²⁶. L'intérêt de Coleridge pour les écrits de Schlegel a été si vif qu'il en a parfois repris des passages entiers, même textuellement. Marcel attribue cela aux grandes similitudes de pensée entre les deux auteurs. J. W. Beach, au contraire, est moins conciliateur et accuse carrément Coleridge de plagiat. Dans son article « *Coleridge's Borrowings from the German* » il cite ainsi un passage de Schlegel concernant les formes mécaniques et organiques dans l'œuvre d'art, et il montre comment

¹⁹ Marcel, *op. cit.*, p. 74.

²⁰ *Biographia Literaria*, I, 101.

²¹ Marcel, *op. cit.*, p. 75.

²² Coleridge, *Biographia Literaria*, I, 101.

²³ Coleridge, *Collected letters of S. T. Coleridge*, IV, p. 792.

²⁴ Coleridge, *Biographia Literaria*, I, p. 101 sq.

²⁵ Coleridge, *Collected letters of S. T. Coleridge*, IV, p. 792.

²⁶ J. Benziger, *op. cit.*, p. 27.

un passage chez Coleridge suit le texte allemand de si près qu'on ne peut y voir qu'une simple traduction²⁷.

En dernier, mais non des moindres, il y a la relation de Coleridge avec Schelling. Dans notre analyse des rapports entre Coleridge et l'idéalisme allemand, c'est de loin le problème le plus important. Pourtant, il n'existe aucune critique qui ait de près ou de loin envisagé la très grande proximité entre les deux auteurs²⁸.

Avant d'examiner ce dernier point, il est nécessaire de dire quelques mots concernant la manière dont Coleridge comprend les philosophies de Kant, de Fichte, de Schlegel et, provisoirement, de Schelling. Marcel déclare que bien que Coleridge admirait énormément Kant, il ne comprenait pas le geste critique et les intuitions profondes de celui-ci. Marcel illustre cela par un passage de *The Friend* dans lequel Coleridge interprète Kant de telle manière que le principe d'obligation ne provient plus de la raison mais de Dieu. En ce sens, notre conscience morale ne serait rien d'autre que les mots de Dieu en nous-mêmes²⁹. Or, ceci est en pleine contradiction avec le cœur de la position kantienne. La même chose se passe dans l'interprétation du fichtéisme. Cela apparaît clairement lorsque nous considérons à nouveau le passage déjà cité, dans lequel Coleridge comprend l'investigation transcendantale de Fichte concernant l'histoire de la conscience comme une description psychologique de l'état mental, appelé réflexion. Cette description *psychologique*, selon Coleridge, met trop l'accent sur la position centrale de l'Ego. Résultat, la doctrine de Fichte devient immorale, trop centrée sur l'Ego, sans Dieu et hostile à la nature³⁰. Or, comprendre la philosophie transcendantale comme une description psychologique c'est ne pas en comprendre un traître mot³¹.

Le même constat s'impose lorsque l'on examine la manière dont Coleridge interprète Schelling. Bien qu'il donne l'impression d'avoir

²⁷ J. W. Beach, « Coleridge's Borrowings from the German » in *The Modern Language Review* (9), 1942, p. 51 sq. On peut trouver un court, mais bien documenté, compte rendu des emprunts de Coleridge à A. W. Schlegel dans B. Wellek, *A History of Modern Criticism 1750-1950* (vo. II : *The Romantic Age*), London J. Cape, 1966, pp. 154-157.

²⁸ A. C. Dunstan, « The German Influence on Coleridge (II) », in *The Modern Language Review* (17), 1922, pp. 199-201, Dunstan affirme que l'on ne doit pas exagérer l'influence de Schelling (et de Schlegel). Mais avec une telle affirmation, Dunstan est plutôt marginal parmi les commentateurs de Coleridge. B. Wellek affirme lui de manière définitive, dans *Kant in England* (Princeton, Princeton University Press, 1931, p. 95 sq.) et dans « Coleridge's Philosophy and Criticism » (in *The English Romantic Poets. A Review of Research*, New-York, T. M. Raysor, éd., 1950, p. 101 sq.), qu'on ne peut ignorer les preuves évidentes des emprunts de Coleridge à Schlegel, Schelling et autres. Ainsi se rallie-t-il à la position de J. W. Beach, cité plus haut.

²⁹ Marcel, *op. cit.*, p. 70.

³⁰ Coleridge, *Biographia Literaria*, I, p. 101 sq.

³¹ C'est du moins ce que Schelling dit (cf. *Über das Verhältnis der Naturphilosophie zur Philosophie überhaupt*, SW, III, p. 542.)

compris les principales intuitions de la philosophie de la nature de Schelling et de son esthétique, il n'a pas vu que cela s'inscrivait dans un cadre conceptuel critique et transcendantal. Cette mésinterprétation fondamentale peut être facilement mise en évidence. Dans ses *Biographia Literaria*, Coleridge essaye d'expliquer la première et la plus élémentaire intuition de sa propre philosophie, suivant pour cela complètement la ligne de pensée de la *Doctrine de la science* de Fichte et de *Du moi comme principe de la philosophie* de Schelling. « Ce principe, ainsi définit, se manifeste lui-même dans le *SUM* ou dans le Je Suis. » Dans le *Scholium*, il poursuit « Si on demande à un homme comment il *sait* qu'il est, il peut seulement répondre *sum quia sum*. Mais si (...) on lui demande encore (...), il pourrait répondre, *sum quia Deus est*, ou encore plus philosophiquement, *sum quia in Deus sum*³². » Cette dernière phrase est un complet non-sens pour un philosophe transcendantal du type de Fichte ou du jeune Schelling, car dans leur esprit il est impossible de penser Dieu ou l'Absolu comme quelque chose d'existant objectivement dans lequel, et au travers duquel, le je existe. Il s'agit d'une pure position dogmatique, que Schelling n'aurait jamais revendiquée pour son propre compte.

Tout cela montre assez bien comment Coleridge a mésinterprété l'idéalisme allemand. Il a lu un grand nombre d'ouvrages sans remarquer que ceux-ci avaient été rédigés d'un point de vue critique. Il n'a jamais saisi la *signification transcendantale* des analyses philosophiques. Il a interprété des expressions comme des propositions concernant le monde actuel et non comme des déclarations à propos des conditions nécessaires pour la compréhension de ce qui actuellement existe. D'un autre côté, Coleridge pouvait facilement penser qu'il avait compris la philosophie de la nature et la philosophie de l'art de Schelling, car dans ces domaines, Schelling donne de fait de nombreuses descriptions du monde actuel, et ses analyses transcendantales peuvent être comprises dans un sens réaliste (c'est-à-dire dogmatique), sans perdre leur sens. Mais même en ce qui concerne ces domaines de la pensée schellingienne, on peut dire que Coleridge a interprété des expressions sans en saisir ni le fondement ni la signification véritable.

1.2. Schelling

Je voudrais montrer 1) qu'il y a eu une importante influence de Schelling sur Coleridge ; 2) que l'influence de Schelling a été cruciale, si ce n'est déterminante, dans le développement de la forme finale de la pensée

³² Coleridge, *Biographia Literaria*, I, p. 183.

théorique et poétique de Coleridge ; et 3) que toute influence que Coleridge a pu avoir sur d'autres (Wordsworth, et même Whitehead, par exemple), porte les marques du système philosophique de Schelling. Afin de montrer cela je m'intéresserai premièrement sur cette influence elle-même, puis, dans un second temps, sur son prolongement.

Qu'il y ait eu une influence significative de Schelling sur Coleridge peut être déduit de la première place des références explicites au premier dans l'œuvre du second. D'ailleurs, cette influence a généralement été reconnue par la plupart des commentateurs de Coleridge. La référence la plus significative concernant Schelling peut être trouvée dans les *Biographia Literaria* : « Plaise à Dieu que je ne sois jamais soupçonné du désir d'entrer dans une rivalité avec Schelling pour les honneurs, tellement il a, sans aucune équivoque, raison ; non seulement parce que c'est un grand et original génie, mais également parce qu'il est le *fondateur* de la *Philosophie de la nature* et celui qui a fait *progresser* avec le plus de succès le Système dynamique. [...] Nous devons à Schelling les plus importantes victoires et l'achèvement de cette révolution philosophique³³. »

Coleridge connaissait de toute évidence la philosophie de Schelling, et il l'appréciait pour cet achèvement de la philosophie kantienne qu'est selon lui la *Naturphilosophie*. Il avait même lu les plus importants travaux de Schelling avant 1817, l'année où les *Biographia Literaria* ont été publiées « En effet, je n'ai pas [...] été capable, jusqu'ici, de me procurer plus de deux de ses livres, à savoir, le premier volume de ses *Essais rassemblés* et son *Système de l'idéalisme transcendantal* ; auxquels je dois cependant ajouter un court pamphlet contre Fichte³⁴. » Ainsi, au moment d'écrire les *Biographia Literaria*, Coleridge connaissait surtout la

³³ *Ibid.*, I, p. 103 sq.

³⁴ *Ibid.*, I, 105. Par « le premier volume de ses *Essais rassemblés* », Coleridge entend bien entendu le premier volume des *Ecrits philosophiques* publiés en 1809. Ce volume contenait : *Vom Ich als Prinzip der Philosophie* (1795), *Philosophische Briefe über Dogmatismus und Criticismus* (1795), *Abhandlungen zur Erläuterung des Idealismus der Wissenschaftslehre* (1796-97), *Über das Verhältnis der bildenden Künste zu der Natur* (1807) et les *Philosophische Untersuchungen über das Wesen der menschlichen Freiheit und die damit zusammenhängenden Gegenstände* (1809). Le court pamphlet contre Fichte doit être la *Darlegung des Wahren Verhältnisses der Naturphilosophie zu der Verbesserten Fichteschen Lehre* (1806). Il faut noter, car cela a son importance, que Coleridge n'a pas lu le *Système de l'idéalisme transcendantal* de 1800 avant 1813 ou 1814. La même chose en ce qui concerne la *Darlegung des Wahren Verhältnisses der Naturphilosophie zu der Verbesserten Fichteschen Lehre* (lue en 1815 ou 1816) et les autres œuvres publiées dans le premier volume des *Ecrits philosophiques* (cf. Marcel, *op. cit.*, p. 61). Cela signifie que Coleridge n'avait lu aucun œuvre importante concernant la philosophie de la nature avant les *Biographia Literaria* (1817). Cela signifie également qu'il n'a eu qu'une connaissance indirecte de la philosophie de la nature, c'est-à-dire telle qu'elle est définie dans le *Système de l'idéalisme transcendantal*.

philosophie transcendantale de Schelling, ses *Recherches sur la liberté* et l'important travail sur l'art *Du rapport entre les arts plastiques et la nature*.

Pour évaluer la portée de l'influence de Schelling sur Coleridge, je pense que la discussion concernant le plagiat de Schelling par Coleridge pourrait, dans son ensemble, être instructive. Cette discussion, bien connue dans les cercles de la critique littéraire, mais toujours inconnue parmi les philosophes, est veille. Dans le cas du plagiat il y a seulement deux explications possibles : soit Coleridge a plagié parce qu'il accordait une grande importance à la manière dont Schelling dit les choses, ce qui signifie qu'il était convaincu que les expressions de Schelling étaient plus utiles pour formuler ses propres idées (ce qui signifierait que la corrélation entre la pensée de Schelling et celle de Coleridge est très large), soit Coleridge a plagié Schelling afin de se donner à lui-même une aura philosophique aux yeux de ses compatriotes. Mais dans ce dernier cas, l'auteur "Coleridge" tel que nous le connaissons, n'est qu'une simple fiction et ce nom signifie simplement "la personne qui a transmis et traduit les écrits de F. W. J. Schelling (et probablement d'autres auteurs allemands)".

L'histoire du problème concernant le plagiat de Schelling par Coleridge commence en mars 1840, six ans après la mort de Coleridge avec l'article de Ferrier dans le *Blackwood Magazine* l'accusant de plagiat³⁵. Néanmoins, il est important de noter que Coleridge, bien qu'il n'ait jamais connu cette accusation, s'est défendu lui-même par avance contre toute attaque en ce sens. Dans les *Biographia Literaria*, il anticipe ainsi les accusations futures par deux principaux arguments : « Dans la *Naturphilosophie* et dans le *Système de l'idéalisme transcendantal* de Schelling, j'ai d'abord trouvé une formidable coïncidence avec nombre de mes propres positions. [...] Ce ne sera pas qu'un simple acte de justice envers moi-même, je devais avertir mes futurs lecteurs qu'une identité de pensée, ou même que la similitude d'une phrase ne seraient pas à tout moment la preuve que le passage a été emprunté à Schelling. Et ce n'est pas du tout une coïncidence que de s'en étonner. Nous avons étudié à la même école, celle des écrits de Kant³⁶. » Et il poursuit « Aux lecteurs en général, que tout ce que l'on pourra trouver ici ou ailleurs dans mes futurs travaux, et qui ressemble ou coïncide avec les doctrines de mon prédécesseur allemand – quoique contemporain – soit attribué à *lui*. Les citations ou les pensées que j'ai pu, en vérité, renvoyer, par des références distinctes, à ses œuvres, *proviennent* de lui. Après cet avertissement général, qu'il soit superflu et

³⁵ Gabriel Marcel, *op. cit.*, pp. 118-122.

³⁶ Coleridge, *Biographia Literaria*, I, p. 102 *sq.*

que je ne sois pas accusé de dissimulation ou de plagiat intentionnel³⁷. » Cette dernière citation rend complètement impossible de déterminer quel passage ou quelle idée est la sienne et de savoir ce qui a été copié ou emprunté à quelqu'un d'autre.

Schelling lui-même était au courant de l'accusation de plagiat envers Coleridge. En 1842, il mentionne ainsi ce problème, bien que d'une manière très conciliatrice envers Coleridge : « Je lui pardonne volontiers les emprunts qu'il a faits à mes écrits sans que mon nom soit cité, emprunts qui ont été sévèrement, même trop sévèrement dénoncés par ses propres compatriotes. Il ne faut pas tenir rigueur à un homme aussi réellement génial pour si peu de choses.³⁸ » Il est remarquable que Schelling n'ait pas été tenté d'insister sur ce point, à cause du rôle important de Coleridge dans la transmission "fidèle" de la science et de la poésie allemandes en Angleterre. La "fidélité" avec laquelle Coleridge a transmis ces idées pourrait être mieux illustrée en se référant à la dissertation de Gabriel Marcel (écrite en 1909 et publiée en 1971) dans laquelle il cite en annexe plusieurs passages relativement longs des *Biographia Literaria* qui sont des traductions du *Système de l'idéalisme transcendantal* et des *Abhandlungen zur Erläuterung des Idealismus der Wissenschaftslehre* de Schelling³⁹.

Il semble que le problème du plagiat de Coleridge dans son ensemble soit le mieux résumé dans le second volume de *A History of Modern Criticism* de Welleck : « Si nous regardons l'œuvre de Coleridge [...] au travers d'une lecture de Kant, de Schlegel et de Schelling, [...] je pense que nous devons revoir à la baisse son importance, aussi grand et utile qu'ait été son rôle dans la médiation entre l'Allemagne et l'Angleterre [...]. Cela me semble relever de l'honnêteté intellectuelle que de ne pas créditer Coleridge des idées qu'il a empruntées ou littéralement traduites⁴⁰. » D'un côté, Welleck affirme le plagiat de Coleridge, et de l'autre, il définit la signification ultime de Coleridge pour l'histoire de la culture comme celui qui a, de manière fertile, joué le rôle de médiateur au sein du mouvement culturel de l'époque romantique entre l'Allemagne et l'Angleterre. Dans ce sens, l'analyse que fait Welleck du plagiat de Coleridge ne diffère quasiment pas du jugement de Schelling. Plus encore, il répertorie les domaines auxquels les emprunts aux auteurs allemands – et donc les influences – appartiennent. Il faut noter ici que ces domaines d'influence

³⁷ *Ibid.*, p. 104 sq.

³⁸ *Introduction historico-critique à la philosophie de la mythologie*, SW, VI, p. 196 (note) – traduction française dirigée par J.-F. Courtine et J.-F. Marquet, Paris, Gallimard, 1998, p. 195.

³⁹ Gabriel Marcel, *op. cit.*, pp. 243-265.

⁴⁰ René Welleck, *A History of Modern Criticism* (vol. II), pp. 151 et 153.

correspondent précisément à ceux que l'on trouve chez Marcel. En résumé, les deux auteurs affirment qu'en ce qui concerne 1) l'esthétique de Coleridge et plus précisément la relation entre la nature et l'art⁴¹, 2) sa philosophie de la nature⁴², et 3) sa théorie touchant aux relations entre subjectivité et objectivité et sa manière de dépasser cette dualité⁴³, l'influence de Schelling est évidente. Welleck ajoute que la théorie de la littérature et que la terminologie d'une philosophie dite "complète" ont également été empruntées à Schelling⁴⁴. Marcel montre, quant à lui, que l'accent que Coleridge met sur les concepts de vie et d'esprit comme éléments par lesquels tout dualisme peut être surmonté est, par essence, un élément de la pensée schellingienne⁴⁵. La même chose peut être dite de toute tentative faite par Coleridge pour systématiser sa pensée : même là on peut facilement trouver l'esprit de Schelling au travail⁴⁶.

1.3. Wordsworth

Presque tous les commentateurs de Coleridge et de Wordsworth s'accordent sur la question de l'influence du premier sur le second. Whitehead l'évoque dans *La science et le monde moderne*⁴⁷, et Charles Hartshorne en fait de même⁴⁸. Or, si Coleridge a été un médiateur nécessaire et fertile entre l'idéalisme allemand et la poésie anglaise, on doit trouver de nombreuses idées chez Wordsworth à partir desquelles l'on peut remonter jusqu'aux principales sources de l'idéalisme allemand de Coleridge, c'est-à-dire jusqu'à Kant et, bien plus, jusqu'à Schelling.

On trouve l'analyse la plus intéressante de la relation entre Coleridge et Wordsworth chez Rader⁴⁹, qui essaie de systématiser les domaines de pensée qui, chez Wordsworth, témoignent d'une plus ou moins évidente influence de Coleridge⁵⁰. Pour résumer ses recherches, on peut distinguer quatre axes concernant cette relation. En premier lieu, la critique commune aux deux poètes du nécessaire et de l'associationnisme hartleyen⁵¹. Cette

⁴¹ Gabriel Marcel, *op. cit.*, p. 161. René Wellek, *op. cit.*, pp. 154 et 156.

⁴² Gabriel Marcel, *op. cit.*, pp. 213 et 237. René Wellek, *op. cit.*, p. 154.

⁴³ Gabriel Marcel, *op. cit.*, pp. 113-116. René Wellek, *op. cit.*, pp. 154 et 156.

⁴⁴ René Wellek, *op. cit.*, pp. 154 et 156.

⁴⁵ Gabriel Marcel, *op. cit.*, pp. 217 et 236.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 237.

⁴⁷ Whitehead, *La science et le monde moderne*, p.p. 113-114.

⁴⁸ C. Hartshorne, « In defense of Wordsworth's view of nature », in *Philosophy and Literature* (4), 1980, pp. 82 et 89.

⁴⁹ M. Rader, *op. cit.*, pp. 5-9, 27-30, 34-38, 71-76, etc.

⁵⁰ Il est à noter que Rader analyse la relation entre Coleridge et Wordsworth sans traiter ou examiner le problème du plagiat de Coleridge sur Schelling. Rader envisage ce sujet comme si Coleridge était un penseur relativement indépendant et surtout original.

⁵¹ *Ibid.*, pp. 21 et 30.

critique renvoie à l'émancipation de Coleridge par rapport à la philosophie de Hartley durant son séjour en Allemagne et à ses contacts avec la philosophie allemande – principalement le kantisme. Deuxièmement, de Kant, Wordsworth a emprunté, au contact de Coleridge, le concept de devoir en éthique, et ceux de raison et de vérité en épistémologie et en métaphysique⁵². L'influence de Coleridge est encore plus évidente (troisième point) en ce qui concerne l'accent mis sur la volonté libre et surtout en ce qui concerne le concept d'imagination⁵³. Bien entendu, on peut voir ici l'influence de Kant. Pourtant, je suis convaincu que ces deux concepts n'auraient jamais revêtus une telle importance chez Coleridge s'il n'avait pas vu comment ils étaient fertilement utilisés dans l'œuvre de Schelling. En effet, c'est ce dernier qui, le premier, a perçu toute l'importance de l'imagination (*Einbildungskraft*) pour fonder (a) l'autonomie de la subjectivité, (b) l'autonomie et l'autarcie de la nature, et (c) la production dans l'art en tant que similaire à l'activité basique de la nature. Ce concept d'imagination, dérivé de Kant, connecté avec une autre des notions les plus fertiles de la *Critique de la faculté de juger*, l'organisme, devient la pierre angulaire de la philosophie de la nature de Schelling comme philosophie de l'organisme. D'autre part, cela fournit la structure de base pour la compréhension de l'art dans sa philosophie de l'art. Sans expliquer cela ici, mais par anticipation de ce que nous en dirons dans notre troisième partie, on peut affirmer que le concept d'imagination chez Schelling permet, comme Hablützel le souligne justement, de comprendre la nature comme *natura naturans*, de comprendre l'homme comme sujet libre, autonome et raisonnable, de dépasser l'ancien problème du dualisme entre subjectivité et objectivité, et finalement de comprendre par là la production au sein de la nature et la production dans l'art comme deux processus analogues fondés sur des principes identiques⁵⁴. Autrement dit, nous rencontrons dans ce concept la philosophie de Kant, celle de Schelling, la pensée de Coleridge (plus particulièrement sa théorie de la critique littéraire) et enfin la position de Wordsworth quant à la relation entre *l'homme et la nature*.

Tout cela est confirmé par Rader, qui conclut – et c'est là le quatrième point – que l'influence de Coleridge sur Wordsworth a été plus importante encore concernant le concept de nature lequel est fondé sur les structures et les caractéristiques du concept d'imagination et en même temps

⁵² *Ibid.*, pp. 34, 37, 69 et 71.

⁵³ *Ibid.*, pp. 21, 61, 71, 135, 139, 145-147, 184 *sq.* et 187.

⁵⁴ R. Hablützel, *Dialektik und Einbildungskraft. F. W. J. Schellings Lehre von der menschlichen Erkenntnis*, Basel, Verlag für Becht und Gesellschaft, 1954, pp. 78-82.

les exhibe⁵⁵. Ce concept permet à Wordsworth de penser l'organicité de la nature, ce qui finalement signifie d'un point de vue métaphysique : penser l'un comme multiplicité et la multiplicité comme un⁵⁶. Il n'est pas besoin de préciser qu'un tel concept de nature a, chez Wordsworth, ses propres répercussions sur celui de Dieu qui, affirme Rader, évolue sous l'influence de Coleridge d'un panthéisme ordinaire vers un théisme immanent⁵⁷. Nous n'avons pas besoin de nous demander ici si cette dernière assertion est vraie ou non. Cependant, nous savons (1) qu'une évolution analogue concernant le concept de Dieu a eu lieu aussi bien chez Schelling que chez Coleridge⁵⁸ et (2) que chez Schelling cela a été provoqué par son examen plus approfondi concernant les implications ontologiques des conditions transcendantales de possibilité du concept d'être, qu'il a toujours conçu comme structuré en fonction des formes de l'imagination.

Ainsi, nous sommes enclins à conclure que la proximité entre Coleridge et Wordsworth à propos de leur théorie de la relation entre subjectivité et objectivité, de la relation entre la nature et l'art, et, finalement, concernant le concept de nature lui-même, prend appui sur la notion d'imagination, formulée par Kant, mais généralisée, élaborée, et rendue fertile de différentes manières par Schelling. Si tout cela est juste, il doit y avoir une possibilité de comparer la poésie de Wordsworth, et plus spécialement, les intuitions philosophiques qui la sous-tendent avec le système de Schelling.

Dans un ouvrage faisant autorité, E. D. Hirsch fait justement cette comparaison en longueur⁵⁹. Il est remarquable de voir comment Hirsch interprète les intuitions philosophiques de base de Wordsworth : l'identité de la subjectivité et de l'objectivité⁶⁰, la conception organique de la nature⁶¹, le concept panthéiste ou théiste immanent de Dieu dans sa relation avec ce

⁵⁵ M. Rader, *op. cit.*, pp 145-147, 158 *sq.*, 176 *sq.* et 184 *sq.*

⁵⁶ *Ibid.*, p. 76.

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 35-37 et 110.

⁵⁸ Gabriel Marcel, *op. cit.*, p. 93 *sq.* La période de la crise religieuse de Coleridge (1812-1816) correspond parfaitement à la période "sombre" de Schelling entre la publication des *Recherches sur la liberté* (1809) et celle des *Leçons d'Erlangen* (1821). Durant cette période, Schelling reconsidère sa philosophie de 1801, ce qui entraîne une modification des concepts d'« Absolu » et de « Dieu ».

⁵⁹ E. D. Hirsch, *Wordsworth and Schelling. A typological Study of Romanticism*, New Haven, Yale University Press, 1960, p. 4 *sq.* Hirsch conteste toute influence importante, directe ou indirecte, de Schelling sur Wordsworth. On peut faire le parallèle entre les analyses de Hirsch et celles de Rader : les similitudes sont étonnantes et les différences instructives. En effet, Rader attribue les principes intuitions philosophiques de Wordsworth à l'influence de Coleridge, tandis que Hirsch, rendant compte des mêmes intuitions, essaie de les rapporter à une commune « Weltanschauung » partagée par Wordsworth et Schelling.

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 17, 18, 20-23 et 100-102.

⁶¹ *Ibid.*, pp. 38, 41 *sq.*, 43, 48, 54, 56 et 103.

le monde⁶², l'idée d'une analogie entre la créativité dans la nature et la créativité dans l'art⁶³, l'accent sur l'éthique et l'esthétique⁶⁴, etc. Le point le plus significatif, cependant, est que Hirsch met en avant – comme le fait Rader à propos de Coleridge et de Wordsworth – l'importance du concept généralisé de l'imagination comme pierre de touche de la structure philosophique chez Wordsworth et Schelling⁶⁵. Car c'est la structure de l'imagination qui rend intelligible le fait que la nature est un processus créatif dirigé vers l'esprit humain, ce dernier consistant en une instance créative dans les deux sens, c'est-à-dire en ce qui concerne aussi bien la connaissance théorique que les réalisations pratiques, que celles-ci possèdent un aspect éthique ou esthétique. Finalement, cette même structure de l'imagination permet de concevoir la relation entre le monde, la nature et l'esprit, et son fondement, c'est-à-dire Dieu. Hirsch remarque de manière décisive que les écrits de Schelling sur ce thème, qui s'expriment par sa métaphysique de la limite et de la copule, est directement dérivée de la structure de l'imagination et très proche de la vision de Wordsworth sur la relation entre Dieu et le monde⁶⁶.

Je cite pour cela le passage le plus frappant dans lequel Schelling définit de manière très précise son concept de copule et dans lequel il exprime en même temps l'idée la plus fondamentale de Wordsworth en ce qui concerne l'ultime structure de la réalité : « Le lien est l'unification vivante de l'un et du multiple. Et, en même temps que le lien, il y a également ce qui, à partir de l'unité et de la multiplicité, devient un⁶⁷. » Mais, de manière surprenante, ceci n'est-il pas similaire à la description whiteheadienne de la catégorie de l'ultime, c'est-à-dire de la créativité ? Dans *Procès et réalité*, Whitehead écrit en effet que : « [La créativité est l'activité par laquelle] plusieurs entités deviennent une [et par laquelle] il y a une entité de plus⁶⁸. » Cela voudrait dire que *la notion kantienne d'imagination est dans sa structure même assez similaire à ce qui est envisagé dans la créativité whiteheadienne*. Mais ceci n'a bien sûr pas encore été prouvé. C'est pourquoi l'examen de l'influence de la poésie anglaise sur Whitehead constitue la dernière étape dans notre approche historique de la relation entre celui-ci et l'idéalisme allemand.

⁶² *Ibid.*, pp. 29, 34, 36, 43, 82, 141 et 143.

⁶³ *Ibid.*, pp. 43, 121 et 141-143.

⁶⁴ *Ibid.*, pp. 110, 117 et 121.

⁶⁵ *Ibid.*, pp. 98-108, 129 et 134-140.

⁶⁶ *Ibid.*, pp. 43 et 141-143. Chez Schelling, on peut trouver l'explication la plus claire dans *L'âme du monde*, SW, I, pp. 435-446 et dans la *Darlegung des Wahren Verhältnisses der Naturphilosophie zu der Verbesserten Fichteschen Lehre*, SW, III, p. 635.

⁶⁷ Cité par Hirsch, *op. cit.*, p. 142.

⁶⁸ Whitehead, *Procès et réalité*, p. 73.

II. L'influence sur Whitehead

Dans ses *Notes autobiographiques*, Whitehead déclare qu'il connaissait Wordsworth avant d'entrer à l'université en 1880. Au lycée, il lisait Wordsworth et Shelley durant son temps libre⁶⁹. Cette connaissance de Wordsworth, de Shelley et de Coleridge est apparente lorsque l'on considère les passages dans lesquels ces derniers sont mentionnés. Dans les *Principes de la connaissance naturelle* il cite quelques lignes de Wordsworth, dans *Procès et réalité* il cite la phrase bien connue de Wordsworth « nous assassinons pour disséquer⁷⁰ », et dans *Modes de pensée* il suggère qu'il a lu les *Biographia Literaria* de Coleridge⁷¹. Mais l'évocation la plus importante concernant la poésie romantique, nous la trouvons dans *La science et le monde moderne*⁷². Poursuivons ainsi notre recherche avec ce dernier texte afin d'identifier clairement la vision que Whitehead se fait de la poésie romantique.

À la fin du chapitre V, intitulé « La réaction du romantisme », Whitehead résume la signification de la poésie romantique : « Le fait que je me suis efforcé de rendre clair [...] est que la poésie de la nature de la renaissance romantique a été une protestation en faveur de la conception organique de la nature, ainsi que contre l'exclusion de la valeur de l'essence des faits matériels⁷³. » Ici, Whitehead met en avant l'importance du concept romantique de nature. Ce concept implique, selon la citation précédente, deux caractéristiques (a) une vision organique de la nature et (b) la compréhension de la nature comme manifestant une valeur intrinsèque.

Whitehead explique le premier aspect comme une réaction (romantique) contre le mécanisme et la vision scientifique de la nature au XVIII^e siècle, au sein desquels la nature est réduite à une simple matière

⁶⁹ Whitehead, « Autobiographical Notes », *Essays in Science and Philosophy*, p. 6.

⁷⁰ Whitehead, *Procès et réalité*, p. 242.

⁷¹ Whitehead, *Modes de pensée*, traduction H. Vaillant, Paris, Vrin, 2004, p. 29. Il nous faut remarquer que le passage auquel Whitehead se réfère ne provient pas des *Biographia Literaria*, mais de *On Principles of Genial Criticism*. La confusion de Whitehead peut s'expliquer que ce dernier texte a été ajouté aux *Biographia Literaria* dans l'édition de J. Shawcross que Whitehead avait probablement parcouru. Le passage auquel Whitehead se réfère dans *Modes de pensée* dit : « Il y a bien des années, le narrateur, en compagnie de quelques autres voyageurs, regardait une cataracte d'une grande hauteur, d'une grande ampleur et d'une grande impétuosité, dont le sommet semblait se fondre dans le ciel et le nuage, tandis que la partie plus basse était cachée par les rochers et les arbres. Et à propos de cette cataracte, qui était, dans le sens le plus strict du mot, un objet sublime, une dame présente approuva la remarque avec chaleur et ajouta « Oui ! et ce n'est pas seulement sublime, mais également beau et absolument joli. » Coleridge, *Biographia Literaria*, II, p. 224.

⁷² Whitehead, *La science et le monde moderne*, pp. 104-129.

⁷³ *Ibid.*, p. 129.

abstraite, dépourvue de toute forme de subjectivité. Pour le second aspect, Whitehead affirme que la poésie romantique anglaise « [apporte] un témoignage énergique affirmant que la nature ne peut être séparée de ses valeurs esthétiques⁷⁴ ». Pour Whitehead, cela signifie que la nature, en premier lieu, est une question d'expérience, et surtout une *expérience de la valeur*. Ces deux aspects du concept de nature dans la poésie romantique témoignent de deux dimensions d'une seule et même intuition, qui est le caractère fondamentalement *subjectif* de la nature. Ce caractère subjectif doit être compris comme un fond toujours agissant, impliqué dans chacune des parties de la nature.

« À toute forme d'être est attribué [...]

Un principe actif : « cependant ôté du sens et de l'observation, il subsiste

En toute chose, en toute nature ; dans les étoiles

Du paradis d'azur, dans les éphémères nuages.

Dans la fleur et dans l'arbre, dans tout galet

Qui ouvre les ruisseaux, dans la roche immobile,

Dans les eaux s'écoulant, et dans l'air invisible. [...]

Du lien au lien

Elle circule, l'Âme de tous les mondes. »⁷⁵

Le commentaire de Whitehead sur la poésie anglaise dans son ensemble, et son évaluation de la poésie de Wordsworth en particulier, montre que la contribution de celle-ci possédant le plus de valeur consiste précisément dans cette articulation du concept de nature. Cette déclaration peut être justifiée par une étude plus poussée des similitudes entre les concepts, les principes et l'élaboration de la conception de la nature chez Wordsworth et Whitehead.

Chez Wordsworth, nous pouvons trouver la mise en avant d'une *forme organique de la nature*. De plus, en interprétant son caractère de valeur, nous sommes amenés à regarder la nature comme un agent qu'il faut qualifier de subjectif. Finalement, le concept d'un fond toujours en activité qui est impliqué dans des instances particulières de la nature, et qui trouve son expression au travers de ces dernières, nous permet d'envisager ici *in nuce* le propre principe whiteheadien de créativité. Par conséquent, nous pouvons conclure que s'il y a eu une influence de Wordsworth sur

⁷⁴ *Ibid.*, p. 120.

⁷⁵ Wordsworth, *The Poetical Works of William Wordsworth. The Excursion. The Recluse, part I, book, I*, éd. B. de Selincourt et Helen Barbishire, Oxford, Clarendon Press, 186, pp. 86 sq. Cf. également K. A. Gould, *The modern Wordsworth. A Comparative Study of William Wordsworth and Charles Hartshorne*, Unpublished dissertation, Pennsylvania State University, 1973, p. 166.

Whitehead, cela a un rapport avec son concept de nature. Je montrerai même – mais cela sera étudié plus bas – que *la synthèse particulière du concept de nature avec l'esthétique chez Whitehead est presque totalement identique à celle de Wordsworth.*

Bien entendu, je n'irai pas jusqu'à dire que Whitehead a emprunté son concept de nature à Wordsworth, ou à quelque autre poète anglais du XIX^e siècle. Je montrerai que sa propre conception est fortement renforcée par sa lecture de la poésie romantique. Cela lui a donné l'idée de poursuivre la généralisation imaginative – tel qu'il a compris sa propre méthode en philosophie – avec succès. Le témoignage de la fille de Whitehead confirme l'importance de Wordsworth pour Whitehead : « Il lisait *The prelude* comme si c'était la Bible, s'attachant à la signification de différents passages⁷⁶. »

Par-delà les propres citations de Whitehead, la plupart des interprètes indiquent une influence plus ou moins importante de Wordsworth et de Coleridge sur les principales idées de sa philosophie de l'organisme. La preuve de cette influence est à ce point évidente pour les interprètes qu'on peut difficilement l'ignorer. Charles Hartshorne, Victor Lowe, et surtout Mary Wyman ont particulièrement insisté sur ce point. Parlant de lui-même et de Whitehead, Hartshorne remarque : « J'ai sans doute appris plus de métaphysique en lisant les *Essais* de Emerson [...] ainsi que la poésie métaphysique de Wordsworth et de Shelley (dont Whitehead a également profité) qu'en lisant et en écoutant Whitehead⁷⁷. » Et Lowe déclare : « Certains de ceux qui connaissent Whitehead se demandent si William Wordsworth ne l'a pas influencé davantage que n'importe qui d'autre – et Shelley presque autant que Wordsworth. Il y a chez Whitehead une touche de Bergson, une touche de James, une touche de Samuel Alexander, mais encore plus de Wordsworth et de Shelley⁷⁸. »

⁷⁶ Cette phrase est citée par Mary A. Wyman, « Whitehead's Philosophy of Science in the Light of Wordsworth's Poetry », in *Philosophy of science* (23), 1956, p. 283.

⁷⁷ C. Hartshorne, *Creative Synthesis and Philosophic Method*, La Salle, Open court, 1970, p. XVII. Dans une lettre assez récente qu'il m'a adressée (4 décembre 1984), Hartshorne réaffirme ce point avec encore plus d'assistance : « Quand j'étais *freshman* au *Haveford College*, j'ai lu les *Aids to Reflection* de Coleridge. Ce fut ma première lecture, mise à part Emerson, d'une œuvre idéaliste. Depuis j'ai lu presque tous les écrivains allemands, britanniques et américains de ce courant et quelques auteurs français aussi. Je me considère moi-même comme idéaliste. Peirce et Whitehead sont entrés plutôt tardivement dans cette influence et j'étais déjà idéaliste avant de les rencontrer ». De plus, dans un article récent, Hartshorne affirme que le système de Whitehead soutient le mieux Wordsworth, et ce de manière tout à fait volontaire (« In Defense of Wordsworth's View of Nature », p. 88). Nous pouvons également ajouter que K. A. Gould a effectué un travail récent sur Wordsworth et Hartshorne (*The Modern Wordsworth, op. cit.*)

⁷⁸ V. Lowe, *op. cit.*, pp. 257 et 268.

Mary Wyman, cependant, n'affirme pas seulement la réalité de cette influence, elle cherche quelle en est l'importance et surtout dans quels domaines du travail de Whitehead cette influence peut être localisée. Apparemment en accord avec ce que nous avons dit précédemment, Wyman voit l'influence de Wordsworth sur Whitehead en premier lieu au niveau du concept de créativité. « L'idée de créativité contient le poème autobiographique *The Prelude* de Wordsworth, ce qui serait la principale raison de l'intérêt de Whitehead pour ce dernier⁷⁹. » Et la relation entre le concept de créativité chez Whitehead et le contenu de *The Prelude* de Wordsworth doit être interprété de telle façon que « la théorie whiteheadienne du procès créatif soit apparentée à la théorie esthétique, et cela, Wordsworth le suggère dans sa préoccupation quant au processus poétique de création⁸⁰ ». Le processus poétique de création est un thème central dans le *Prelude* de Wordsworth : « Le développement de l'esprit du poète. » qui s'achève par l'imagination en tant qu'elle est la dernière et la plus fondamentale puissance créatrice.

De cette courte analyse des liens entre les pensées de Coleridge, de Wordsworth et de Whitehead, nous pouvons conclure (1) qu'il y a une relative importance de l'influence de Coleridge et de Wordsworth sur Whitehead ; (2) que cette influence est liée à la relation entre la nature et l'esthétique, unies chez Coleridge et chez Wordsworth par le concept du processus poétique de création, c'est-à-dire le concept d'imagination, et rassemblées chez Whitehead par la théorie de la créativité. La question la plus importante, cependant, semble être le rapport, suggéré mais toujours vague, entre imagination et créativité. Ceci sera examiné en profondeur dans la troisième partie.

En conclusion de ce qui précède, quatre éléments doivent être mis en avant :

1. Le premier philosophe qui ait envisagé la nature et l'art (l'esthétique) à partir du concept d'imagination fut Kant. Selon Kant, l'imagination est le fondement ultime de la connaissance de la nature et de la production artistique. Mais il faut ajouter que, chez Kant, le concept de nature, l'art et l'imagination doivent être compris d'un point de vue transcendantal. L'idéalisme *subjectif* de Kant est en premier lieu critiqué par Schelling. Il ne considère pas la nature ou l'art comme le seul résultat final de l'activité d'un esprit subjectif. En effet, selon Schelling, la nature possède sa propre activité productrice (d'un point de vue ontologique) qui culmine dans la production de la conscience humaine. La structure et les

⁷⁹ Mary A. Wyman, *art. cit.*, p. 285.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 286.

principes de cette activité deviennent manifestes au sein de l'esprit humain, et plus particulièrement au sein de la faculté d'imagination. L'imagination est donc non seulement une faculté de l'esprit humain, mais elle est également un type d'activité plus fondamental qui se manifeste dans et par la nature elle-même. En outre, Schelling prétend que sa philosophie est simplement « idéaliste ». Cela signifie qu'il ne veut pas rompre avec la méthode transcendantale kantienne. Tandis que Kant se demande ce qu'il faut prendre en compte pour expliquer notre expérience et notre connaissance du monde, le problème de Schelling est de savoir ce qu'il faut prendre en considération lorsque nous expliquons comment la nature produit des objets (dont l'homme) que nous expérimentons et que nous comprenons. Il faut donc souligner que chez Schelling nous trouvons un idéalisme *objectif* qui s'appuie sur un fondement *transcendantal*.

2. Il est important de noter, comme nous l'avons dit plus haut, que Coleridge n'était en aucune manière un idéaliste objectif et que, en adoptant le système de Schelling, il en a modifié les principes mêmes – ce qu'il a fait, selon moi, de manière totalement inconsciente. Coleridge n'a jamais saisi la signification et l'importance de la méthode transcendantale, c'est-à-dire de la révolution copernicienne. Coleridge a interprété le concept schellingien de nature, celui d'art et d'imagination en un sens dogmatique. Schelling aurait qualifié Coleridge de *réaliste* objectif⁸¹.

3. Néanmoins, c'est ce réalisme objectif comme interprétation de la philosophie de Schelling par Coleridge qui a influencé la poésie de Wordsworth. Quant aux concepts de nature, d'art et d'imagination, nous avons montré comment les idées de Wordsworth ont été développées sous l'influence de Coleridge. C'est un fait que, chez Wordsworth, nous pouvons retrouver précisément la position structurelle et l'élaboration conceptuelle schellingienne-coleridgienne de l'imagination : il s'agit à la fois de la faculté de l'esprit humain et de la faculté au sein de la nature, par laquelle l'art et la nature, dans leur aspect productif, peuvent être pensés ensemble.

4. Ce fut l'élaboration poétique, la traduction et l'application de ces idées (par principe) schellingiennes qui ont tant frappé Whitehead. Il a été marqué par l'aspect créatif de l'imagination qui avait été mise en avant par Wordsworth. En ce qui concerne ce point, il est significatif que Whitehead ait lu les *Biographia Literaria* de Coleridge, qui parlent en de si nombreux endroits de l'imagination⁸². Donc, je suis porté à voir l'interprétation de l'imagination par Coleridge et Wordsworth comme l'une des sources

⁸¹ *Lettres philosophiques sur le dogmatisme et le criticisme*, SW, I, p. 330. On trouve dans le *Du moi comme principe de la philosophie* des termes équivalents : « réalisme transcendant », « idéalisme empirique », « dogmatisme » (SW, I, p. 213).

⁸² Whitehead, *Modes de pensée*, p. 29.

principales que Whitehead a utilisé pour concevoir la structure ultime du fondement de la réalité, c'est-à-dire la créativité. Cependant, cette hypothèse audacieuse concernant la relation entre le concept schellingien d'imagination et le concept whiteheadien de créativité requiert davantage d'élaboration et de clarification.

III. Imagination et créativité : Schelling et Whitehead sur la nature

Lorsqu'on compare la cosmologie de Whitehead et les écrits de Schelling sur la philosophie de la nature, il est remarquable que les deux philosophes conçoivent la nature visible comme une abstraction de sa structure dynamique plus basique, qui est expliquée par la répétition d'un processus atomique de devenir, respectivement appelé « entités actuelles » et « action »⁸³. Ainsi, Schelling baptise sa propre philosophie de la nature d'« atomisme dynamique », un terme qui correspond bien aux vues de Whitehead⁸⁴. Mais il y a plus, les deux philosophes affirment que l'activité des processus particuliers se fonde sur une « activité substantielle⁸⁵ » plus fondamentale et en constitue donc la manifestation. Chez Whitehead cela s'appelle la « créativité ». Schelling, quant à lui, parle de la « nature absolue », de la « *natura naturans* », du « lien », de la « copule », de « l'âme (du monde) », etc.⁸⁶

L'objectif de cette dernière partie est, premièrement, de montrer que la structure de la créativité chez Whitehead et celle de la nature absolue chez Schelling sont identiques à la structure de l'imagination. Deuxièmement, je voudrais envisager trois concepts supplémentaires impliqués par cette structure et qui sont également partagés par les deux philosophes. Dans les termes de Whitehead : (1) le « principe remanié de subjectivité », (2) l'idée d'une « avancée créatrice », et (3) le concept de « philosophie de l'organisme ».

3.1. La structure imaginative de la créativité

Kant affirme que l'imagination (pure transcendantale) est la condition de possibilité de toute *expérience*, c'est-à-dire de la capacité de

⁸³ Whitehead, *Procès et réalité*, pp. 18-19 ; Schelling, *Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, SW, II, p. 17 sq. et pp. 22-25.

⁸⁴ Whitehead, *Procès et réalité*, pp. 92-93 ; Schelling, *Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, SW, II, p. 22 sq. et *Introduction à l'esquisse d'un système de philosophie de la nature*, SW, II, p. 293.

⁸⁵ Whitehead, *La science et le monde moderne*, p. 146 ; Schelling, *L'âme du monde*, SW, I, p. 434 et *Aphorismes sur la philosophie de la nature*, SW, IV, pp. 137 et 148.

⁸⁶ Schelling, *L'âme du monde*, SW, I, p. 449.

synthétiser une multiplicité en une unité de connaissance⁸⁷. En 1802, Schelling écrit que l'imagination est la racine de toute *réalité*⁸⁸. Les deux affirmations posent la question de la structure formelle de l'imagination et de son application plus générale en ce qui concerne la compréhension de la réalité comme telle.

Formellement, l'imagination peut être définie comme une activité au sein de laquelle deux éléments sont synthétisés dans un troisième. Pour Kant, ces éléments sont les données sensibles et les catégories : ils aboutissent à un objet de la connaissance empirique⁸⁹. L'unification active des éléments objectifs et subjectifs constitue un produit fini. Etant donné que Schelling comprend ces éléments objectifs et subjectifs comme des *fonctions* de ce qui doit être défini comme des activités (subjectives) elles-mêmes, l'imagination (productive) peut généralement être décrite comme une activité d'unification de deux différentes activités qui aboutissent à un produit fini. En outre, Schelling affirme que les *deux* types d'activité sont opposées l'une à l'autre, mais *infinies* en elles-mêmes, car il les qualifie respectivement d'activités absolument idéale et absolument réelle. Aussi, l'imagination peut être conçue comme l'activité par laquelle l'infini est unifié au sein du fini, ou comme un acte au travers duquel le multiple devient un⁹⁰. L'imagination est ainsi une activité synthétique qui engendre des produits finis. Chaque produit fini est donc un « *con-cretum*⁹¹ ».

Chez Whitehead, la créativité peut être définie de la même manière. Il s'agit d'une activité qui synthétise des données du monde actuel (les entités actuelles antécédentes) et conceptuel (le monde des objets éternels) en une unité d'une entité concrète, nouvelle et actuelle. Il est même possible de comprendre le monde actuel et le monde conceptuel comme des fonctions de l'expérience, dans la mesure où elles sont *activement* préhendées par cette entité actuelle elle-même. *En ce sens* le monde actuel et le monde conceptuel sont des fonctions des *préhensions* physiques et conceptuelles d'une occasion en devenir⁹².

⁸⁷ Kant, *Critique de la raison pure*, traduction A. Renault, Paris, GF, p. 191 (A120).

⁸⁸ Schelling, *Fernere Darstellungen*, SW, I, p. 475.

⁸⁹ Kant, *Critique de la raison pure*, traduction, p. 193 (A 124).

⁹⁰ Schelling, *Lettres*, SW, I, p. 256 ; *Abhandlungen zur Erläuterung des Idealismus der Wissenschaftslehre*; SW, I, pp. 281 et 317 sq. ; *Fernere Darstellungen*, SW, I, p. 468 ; *Système de l'idéalisme transcendantal*, SW, II, p. 626 ; *Philosophie de l'art*, SW, III, pp. 406 et 481 ; *Darlegung des Wahren Verhältnisses der Naturphilosophie zu der Verbesserten Fichteschen Lehre*, SW, III, p. 654.

⁹¹ Schelling, *Darstellung des Naturprozesses*, SW, V, pp. 388 et 405 et *Darstellung meines Systems der Philosophie*, SW, V, p. 518.

⁹² Cela pourrait être considéré comme l'aspect transcendantal de la théorie whiteheadienne des *préhensions*.

Ce concept formel de créativité ou d'imagination peut maintenant être appliqué à la structure de base de la nature. Cela aboutit à trois principales idées.

a) La nature est comprise comme une *activité créatrice*. La nature, conçue de cette manière, est elle-même une création et non le simple résultat de celle-ci⁹³. De plus, puisque l'activité créatrice engendre des produits finis, elle peut être envisagée comme le principe d'*individuation*⁹⁴. Enfin, en tant qu'activité la plus fondamentale, elle constitue en même temps le fond de toute activité créatrice, au niveau physique ou mental. En ce sens, la production imaginative de l'art peut, dans sa propre essence, être considérée comme identique à l'activité créatrice fondamentale dans la nature, se manifestant elle-même, et par-là, à son plus haut degré⁹⁵.

b) D'un autre côté, il est évident que cette activité n'existe pas *hors* de ses produits⁹⁶. Donc, il faudrait plus justement l'appeler le *principe* d'individuation. Bien que, en tant que principe, il garantisse l'identité essentielle de tous ses éléments finis : chaque entité est identique pour autant qu'elle provient du même fond.

c) Avec le concept d'une activité imaginative naturelle l'univers peut être pensé comme un tout relationnel : il constitue l'identité dans la totalité⁹⁷ – puisque, en tant qu'activité synthétique, résultant d'éléments finis, il lie ensemble sujet et objet, le mental et le physique, l'organique et l'inorganique. C'est la raison ultime pour laquelle Schelling définit cette activité comme une « copule » ou un « lien »⁹⁸.

Jusqu'à là, il est évident que les aspects formels et substantiels du concept généralisé de l'imagination chez Schelling coïncident parfaitement avec le concept de créativité chez Whitehead. On peut affirmer que la créativité est en effet chez Whitehead le principe créatif d'individuation⁹⁹. Cette dernière n'existe pas hors de ses produits¹⁰⁰, mais en même temps elle assure la relationalité de l'univers comme un tout et de ses constituants,

⁹³ Schelling, *L'âme du monde*, SW, I, p. 446.

⁹⁴ Schelling, *Philosophie de l'art*, SW, III, p. 406.

⁹⁵ Schelling, *Système de l'idéalisme transcendantal*, SW, II, p. 626 ; *Fernere Darstellungen* SW, I, p. 475 ; *Philosophie de l'art*, SW, III, pp. 406 et 413.

⁹⁶ Schelling, *L'âme du monde*, SW, I, pp. 430 et 435 ; *Philosophie de l'art*, SW, III, p. 413.

⁹⁷ Schelling, *L'âme du monde*, SW, I, p. 430 sq. : *Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, SW, II, p. 118.

⁹⁸ Schelling, *L'âme du monde*, SW, I, p. 429 sq. ; Schelling, *Aphorismes sur la philosophie de la nature*, SW, IV, p. 147 sq.

⁹⁹ Ici, je comprends la notion d'« actualité » comme incluant Dieu, car Dieu en est la première exemplification (cf. *Procès et réalité*, pp. 51 et 529). Dieu comme principe de limitation (concrétion) est cet aspect à l'intérieur duquel la structure complexe de la créativité comme un tout et qui est responsable de l'individuation actuelle. Il s'agit de la condition originaire qui qualifie l'action de la créativité (cf. *ibid.*, p. 362).

¹⁰⁰ *Procès et réalité*, p. 362.

synthétisant dans chaque instance des éléments du monde conceptuel et du monde actuel¹⁰¹.

3.2. La philosophie de l'organisme et ses principes

Je voudrais, en dernier lieu, clarifier l'idée selon laquelle cette structure de la créativité et de l'imagination implique trois autres idées qui sont encore une fois partagées par Schelling et Whitehead. Je les énonce dans les termes de Whitehead.

a) Le « principe remanié de subjectivité » – Tant l'imagination que la créativité expriment la même activité basique de l'esprit : l'unification active du subjectif et de l'objectif. Dire que cette unification est l'activité ultime, c'est dire que la structure de l'esprit est l'essence finale de la réalité. Cette idée est exprimée de manière assez différente chez Schelling et chez Whitehead.

Chez Schelling, le paradigme de cette structure de base est donné par l'Ego conscient de soi¹⁰², tandis que le paradigme chez Whitehead renvoie à une expérience inconsciente. Bien que l'appel à un « principe remanié de subjectivité » trouve chez Whitehead son origine dans cette différence même, les choses doivent être comprises correctement¹⁰³. Schelling veut simplement dire que dans la compréhension de nous-mêmes comme consciences de soi, nous devenons conscients de l'unité (dynamique) de la subjectivité et de l'objectivité qui peut généralement être attribué à l'unité comme un tout et à ses parties constituantes. Cette structure dans son dynamisme est l'activité imaginative, tandis que dans son résultat statique elle est l'immédiate unité de la subjectivité dans une instance finie de la réalité (consciente ou inconsciente). Dans les termes de Schelling : « Il devient manifeste que la nature est originairement identique avec ce qui est reconnu en nous comme intelligent et conscient¹⁰⁴ ». En ce sens : « Tout est = l'Ego et rien n'existe qui ne soit pas = l'Ego¹⁰⁵. »

De plus, l'appel à un « principe remanié de subjectivité » chez Whitehead et chez Schelling trouve sa source dans leur tentative commune de dépasser ce qu'ils appellent la « bifurcation de la nature ». Ce principe les conduit à considérer le système de la nature comme identique au système

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 73 sq.

¹⁰² Schelling, *Darstellung meines Systems der Philosophie*, SW, III, p. 5.

¹⁰³ *Procès et réalité*, pp. 268-274.

¹⁰⁴ Schelling, *Système de l'idéalisme allemand*, SW, II, p. 341 (traduction C. Dubois, Louvain, Peeters, pp. 8-9) – nous soulignons.

¹⁰⁵ Schelling, *Darstellung meines Systems der Philosophie*, SW, III, p. 5. On pourrait voir ici la formulation schellingienne du principe ontologique (cf. *Procès et réalité*, pp. 68 sq. et 280-281).

de l'esprit, ou à déclarer que la nature est l'esprit visible et l'esprit la nature invisible¹⁰⁶. Nous retrouvons ici encore l'intérêt commun à la « réaction romantique » de Wordsworth, Coleridge, Schelling et Whitehead dans leur combat contre l'interprétation mécaniste de la nature.

D'un point de vue dynamique, le « principe remanié de subjectivité » met en évidence que tous les sujets résultent des objets, c'est-à-dire que toute subjectivité résulte de l'objectivité. En d'autres termes, l'esprit humain est dans ce sens considéré comme le résultat final de l'activité de la nature, qui dans son essence même manifeste la structure de l'esprit.

(b) L'avancée créatrice – S'il est vrai que Whitehead et Schelling cherchent à comprendre l'esprit humain à partir de ses origines naturelles, alors tous deux doivent penser la nature comme un agencement qui, en se développant lui-même, constitue une évolution vers des instances toujours plus complexes, c'est-à-dire, finalement, vers la conscience humaine. C'est apparemment le cas chez Whitehead et cela peut être illustré par le déploiement de sa théorie des préhensions (Troisième partie de *Procès et réalité*). Il montre comment, par un processus dialectique d'une synthèse continue de nouveaux complexes de données conceptuelles et physiques, la conscience est produite. Mais la même chose vaut pour Schelling. En ce qui le concerne, il parle d'une *histoire* de la conscience, qui peut tout aussi bien être décrite comme régressive, en partant de l'Ego (c'est l'objectif de la philosophie transcendantale), ou comme progressive, en partant du processus naturel ultime (c'est l'objectif de la philosophie de la nature)¹⁰⁷.

En ce qui concerne l'aspect évolutionniste de sa pensée, Schelling affirme d'ailleurs que l'univers est toujours en train d'évoluer du fait du rapport des deux forces primordiales (l'expansion et la contraction, le positif et le négatif, le réel et l'idéal) et qu'il est le résultat d'une explosion cosmique originelle qui a libéré les forces¹⁰⁸.

Comme l'activité créatrice-imaginative est responsable de la production dynamique d'un complexe éternel de types d'entités, la créativité (et l'imagination) est aussi le principe d'une véritable nouveauté¹⁰⁹. Personne ne discutera cela à propos de Whitehead : il définit explicitement la créativité comme le principe de nouveauté. Pourtant, il faut préciser que cette nouveauté ne peut exister que sur fond d'un système actuel¹¹⁰ et, en outre, que le nombre d'objets éternels en ce qui concerne le cadre spatio-

¹⁰⁶ Schelling, *Idées pour une philosophie de la nature*, SW, I, pp. 698 et 706.

¹⁰⁷ Schelling, *Système de l'idéalisme transcendantal*, SW, II, pp. 331, 342 et 398 sq.

¹⁰⁸ Schelling, *Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, SW, II, pp. 101-104 et 122-127.

¹⁰⁹ *Procès et réalité*, pp. 72-73.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 522.

temporel particulier du monde actuel est définitivement limité. Ainsi, la nouveauté est limitée, non seulement par la « définité » du monde actuel, mais aussi par la « définité » des nouvelles possibilités disponibles pour le proche et le lointain futur du monde¹¹¹.

Concernant l'imagination schellingienne comme principe de nouveauté, les choses ne sont pas aussi claires. Car l'idéalisme allemand est généralement envisagé comme le courant philosophique qui conçoit toute évolution ou processus historique comme gouverné par une nécessité inflexible, excluant par là la possibilité d'une véritable nouveauté. Bien que je sois convaincu que le problème soit bien plus complexe, je ne le discuterai pas ici dans toute sa longueur. J'indiquerai simplement quelques fragments dans lesquels Schelling décrit définitivement la nature comme gouvernée par un principe *téléologique* : le principe d'équilibre (*Gleichgewicht*)¹¹². L'idée est qu'originellement l'univers est une identité absolue, qui a été détruite par une explosion originelle. Comme résultat, deux principales forces sont devenues libres et ont commencé à agir l'une sur l'autre afin de retrouver l'identité originelle. De cette manière, le cadre de ces forces est placé dans un éternel combat vers la recherche d'un état d'équilibre. Chaque fois qu'elles réalisent une position d'équilibre, un produit fini est engendré. Mais aucun objet *fini* n'est capable de restaurer l'identité *absolue* une fois pour toutes, la position d'équilibre s'effondre et le mouvement vers l'unité absolue continue. Bien sûr, tout cela ne *prouve* pas qu'il existe une possibilité d'une *véritable* nouveauté pour Schelling : cela suggère seulement qu'il y a plus de téléologie aristotélicienne que de déterminisme spinoziste chez Schelling.

(c) Une philosophie de l'organisme – Le principe de créativité, comme nous l'avons signalé plus haut, exprime en même temps que la créativité n'existe pas hors de ses créatures, car aucune des créatures n'est une manifestation exhaustive de la créativité elle-même, mais qu'il existe néanmoins une relation causale entre la créativité et ses créatures. Nous pourrions définir cette relation comme un rapport de "causalité interne"¹¹³. Ce même type de causalité est à l'œuvre dans le processus de concrescence où se constitue la *causa sui* de l'entité actuelle en devenir. Selon Whitehead, le procès macroscopique et le procès microscopique de devenir sont les deux types du procès *organique*¹¹⁴. En termes de causalité, donc, le procès

¹¹¹ *Ibid.*, p. 136.

¹¹² Schelling, *L'âme du monde*, SW, I, p. 501. Sur ce point, cf. H. Zeltner, « *Gleichgewicht als Seinsprinzip* », in *Studium Generale* (14), 1961.

¹¹³ Whitehead emploie l'expression « détermination interne » (cf. *Procès et réalité*, pp. 78, 81 et. 107 sq.).

¹¹⁴ *Ibid.*, pp. 224 sq. et 348 sq.

organique peut être défini comme un procès de causalité interne. Schelling définit l'organicité exactement de la même manière : l'organisme est en même temps sa propre cause et son propre effet ; l'organisme se produit lui-même, il se constitue lui-même¹¹⁵. En d'autres termes, chaque organisme est la parfaite unité de la liberté et de la nécessité¹¹⁶.

Schelling voit justement, comme le fait de son côté Whitehead, que l'organisme fini ne peut être expliqué par les lois mécaniques. Il suppose donc que le mécanique est dérivé de l'organique : l'organique est logiquement et ontologiquement antérieur au mécanique¹¹⁷. Mais cela implique en outre que la nature, en tant que seule fondation pour l'organisme fini, doit être elle-même une unité organique¹¹⁸. Chaque organisme, comme nous le savons, est constitué par l'activité d'une causalité interne. La causalité interne, à son tour, est la forme de causalité de la créativité elle-même. Cela signifie, finalement, que l'activité de la créativité whiteheadienne et de l'imagination schellingienne est dans son essence une production organique. C'est pourquoi Schelling déclare que si la copule manifeste elle-même une instance finie, il y a microcosme et organisme¹¹⁹ : chaque organisme fini est à la fois un monde unifié et une totalité indépendante¹²⁰.

La mise en avant répétée de l'importance du concept d'organisme pour la compréhension de la nature et l'explicite liaison entre l'activité productrice imaginative et son aboutissement organique m'autorise à dire que chez Schelling nous avons en effet une philosophie de l'organisme élaborée. Pour preuve, il comprend lui-même sa philosophie ainsi. La philosophie de la nature, déclare-t-il, doit considérer la nature dans son activité, dans sa productivité, c'est-à-dire que nous devons commencer avec un concept de la nature comme un organisme¹²¹.

Cette troisième partie met simplement en évidence les grandes lignes de certaines des principales correspondances entre les deux auteurs. Je pense que le moins que l'on puisse dire est que les similitudes suggérées sont étonnantes. Mais, deux remarques doivent être faites.

¹¹⁵ Schelling, *Abhandlungen zur Erläuterung des Idealismus der Wissenschaftslehre*, SW, I, p. 310 ; *Idées pour une philosophie de la nature*, SW, I, p. 690 ; *Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, SW, II, p. 145.

¹¹⁶ Schelling, *Idées pour une philosophie de la nature*, SW, I, p. 698.

¹¹⁷ Schelling, *L'âme du monde*, SW, I, p. 417 sq.

¹¹⁸ Schelling, *Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, SW, II, p. 193 ; SW, I, p. 310.

¹¹⁹ Schelling, *L'âme du monde*, SW, I, pp. 442, 416, 449.

¹²⁰ Schelling, *Abhandlungen zur Erläuterung des Idealismus der Wissenschaftslehre*, SW, I, p. 311 ; *Idées pour une philosophie de la nature*, p. 690.

¹²¹ Schelling, *Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, SW, II, p. 13 sq. ; *L'âme du monde*, SW, I, p. 417.

(1) Il serait intéressant de travailler plus en détail la comparaison entre les philosophies de l'organisme de Whitehead et de Schelling, car la compréhension de Whitehead et l'élaboration de sa pensée progresserait par une confrontation exhaustive avec le système philosophique schellingien.

(2) Il est néanmoins nécessaire de faire attention à certaines des différences fondamentales qui existent entre les deux philosophes. Permettez-moi d'en mentionner deux, montrant que Schelling est avant tout un kantien, c'est-à-dire un philosophe transcendantal, alors que Whitehead ne l'est pas.

(a) Il y a chez Whitehead le problème fondamental de la relation entre Dieu et la créativité. Il doit être clair que chez Schelling le principe de concrétion ou de limitation est une composante structurelle de ce que nous avons appelé ici l'imagination. C'est un fait que Schelling n'admettrait jamais Dieu comme la première exemplification de la créativité, c'est-à-dire en tant qu'entité actuelle. S'il parle de Dieu, il l'identifie à l'absolu, qui est, en ce qui concerne la nature, l'activité imaginative elle-même.

(b) En complément de la première remarque, Schelling comprend originairement l'imagination comme une condition nécessaire de la possibilité du monde actuel et qui doit être pensé afin de comprendre la nature comme un tout. C'est le même chemin de pensée chez Schelling qui est responsable de son analyse de la nature comme un procès ultime de devenir ("actions"), d'un côté, et son explicite remarque dans une note de bas de page que ces "actions" ne doivent pas être interprétées comme existantes mais seulement comme des fondements idéels (les catégories) d'explication¹²². Ainsi, là où Schelling et Whitehead semblent à première vue extrêmement proches l'un de l'autre, ils sont apparemment dans une opposition quasi complète.

¹²² Schelling, *Esquisse d'un système de philosophie de la nature*, SW, II, p. 23.